Chemin faisant

LA JOURNÉE DE LA SEINE

Dimanche dernier a été vraiment le jour de la Seine. Jamais elle n'avait vu tant de curieux ou plutôt de visiteurs sur ses bords. On est allé faire visite au fleuve dont les feuilles, depuis plusieurs jours, nous faisaient connaître l'état alarmant. Toutes les voies qui mènent aux quais montraient une animation et un mouvement inaccoutumés. On se dirigeait de préférence vers les ponts, du haut desquels on pouvait mieux voir les deux berges. C'était la foule endimanchée des grandes circonstances, moins la joie démonstrative, les cris et les chants de fête. L'heure ne comportait pas de bruyants ébats ni le jet de confetti et de serpentins. Les promeneurs circulaient silencieusement, mais sans un air de tristesse. Le bon peuple de Paris ne s'émeut pas facilement. Il en a tant vu ! Car c'était réellement tout le peuple de Paris et non le Tout-Paris qui se pressait sur le parcours urbain de la « rivière Seine ». Les gens qui disposent de véhicules s'étaient rendus plutôt, je suppose, vers le pont de Suresnes ou celui de Saint-Cloud pour s'arrêter en chemin et voir comment la crue se manifestait à Longchamp, dont elle menaçait les tribunes et où elle faisait, sur la piste, une rivière auprès de laquelle celle d'Auteuil n'était qu'un filet d'eau bien pauvre. En ville, sur les quais, du Trocadéro jusqu'au delà de l'île Saint-Louis, ç'a été toute la journée, j'entends jusqu'à la chute du jour, un défilé ininterrompu, et par endroits très dense, de Parisiens venus s'assurer par eux-mêmes de l'importance de l'inondation.

En tout temps, la Seine offre, dans sa traversée de Paris, une suite de tableaux aussi variés qu'admirables. Les regards, d'ordinaire, s'arrêtent plus volontiers sur le cadre du fleuve, sur les monuments qui le bordent et nous racontent l'histoire de notre ville : les hôtels, les maisons bourgeoises de l'Ile-Saint-Louis, Notre-Dame, le Palais de Justice avec ses tours altières et ses flèches si évocatrices, le Louvre fait de pièces et de morceaux qui représentent une espèce de rétrospective incomparable de notre architecture de gala; la majesté de la place de la Concorde. La Seine baigne un décor « meublé d'ancien », mais à mesure qu'elle s'avance vers l'ouest et, pour ainsi dire vers l'avenir, elle longe les conquêtes du présent. La tour Eiffel, gigantesque tige de fer, s'est utilement transformée en pylône; une floraison *échevelée* d'antennes s'est épanouie à son sommet. C'est le mât de T. S. F. du vieux navire de Lutèce qui a su adopter les inventions nouvelles. Ces jours derniers il a lancé dans toutes les directions non pas le signal de détresse, mais les nouvelles du danger grandissant qui la menaçait... Avant-hier, la foule ne prêtait pas attention au cadre ni ne s'attardait à contempler le décor. Elle n'avait d'yeux que pour la Seine. La Seine tenait la vedette, la grande vedette. Les spectateurs qui se pressaient sur ses bords avaient été attirés par elle. C'est elle qui formait le spectacle. On remarquait tellement d'enfants, amenés ou portés par les parents, qu'il était facile de deviner que les ménages parisiens avaient voulu « montrer la Seine aux petits ». C'était la distraction de ce dimanche.

Le temps favorisait cette sortie de famille; il faisait sec, l'air était vif et le soleil, un soleil d'hiver encore bien pâlot, brillait de toute la force de ses rayons. Ils donnaient plus de lumière que de chaleur, mais ils éclairaient abondamment la course rapide des eaux. L'eau n'était pas précisément transparente ainsi qu'aux plus beaux jours. Elle n'était ni jaunâtre comme le Tibre, aux tons fauves même en été, *flavus Tiberis*, ni terreuse comme le Danube, qui n'a jamais été bleu, ni blanchâtre avec des reflets azurés ainsi que l'eau provenant des glaciers, comme l'Isar impétueux. Non, la Seine étalait sa course et se hâtait vers la mer en flots gris, d'un gris sombre et sale, ayant roulé sur des terrains crayeux, sur des fonds et des bords de marne riches en calcaire. Dans cette masse trouble on ne *voyait pas la carpe faire* mille tours avec le brochet son compère, mais sûrement le poisson devait être nombreux dans le fleuve à en juger par la quantité de pêcheurs. Par endroits, vous en aviez qui se touchaient presque et qui risquaient d'emmêler les fils de leurs lignes. Quand vous les interrogiez : « Eh bien, ça mord? — Un peu, mais on ne pêche que des petits, du fretin, quoi ! »

La Seine avait « mobilisé » autant de photographes que de pêcheurs. Vous savez que les Parisiens aiment à recueillir et à collectionner les souvenirs de leurs dimanches d'excursion. Qu'ils aillent à la campagne ou au bois, ils emportent leurs instruments photographiques. On peut dire que tous ceux qui possèdent un appareil n'ont pas manqué avant-hier de le prendre; ils étaient légion. La lumière les invitait à opérer et les tableaux qui allaient s'offrir à eux dans leur promenade sur les quais ne sont pas visibles tous les jours, ou tous les ans, heureusement!

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, c'est au quai d'Orsay que s'est portée surtout la curiosité publique. Les journaux avaient annoncé le matin même qu'une partie du mur de la gare avait cédé et que l'eau avait envahi la voie. Quel spectacle désolant, en effet! De la grille bordant la chaussée, on voyait la masse liquide noirâtre d'où émergeaient des disques, les plaques rondes de couleur touchant presque l'eau. Plus de trottoirs d'embarquement, plus de rails, rien qu'un lac sinistre où se dressait une végétation métallique de nénuphars inconnus. Dans cette gare, sur ces voies, partout le silence, la mort. A la fin du jour, dans l'obscurité commençante, on pouvait remarquer le long du quai du Louvre, un réverbère dont la lanterne semblait posée sur l'eau. Le pied, la colonne du réverbère étaient immergés et invisibles. Seule, la lanterne flottait et la flamme était allumée, lumière de veilleuse, faible, éclairant un coin de paysage d'une tristesse infinie.

L'affluence n'a pas été moindre au pont de l'Alma. Le zouave fait recette. Il est très populaire parmi les Parisiens. N'est-ce pas lui qui donne la mesure de la crue. A chaque inondation, la Ville a les yeux sur lui. On ne le perd pas de vue. Quelle étrange destinée que celle de ce soldat de l'armée d'Afrique assurant le service d'un pontonnier et nous renseignant autant que l'éclusier de Chalifert!

Le zouave est loin des sables de l'Algérie et des régions où darde le soleil, desséchant ruisseaux et rivières. Il doit se dire : « On m'a donné à garder un oued qui n'est pas banal. Jamais torrent africain aux crues imprévues et débordantes n'a roulé pareille masse d'eau. Déjà, en 1910, j'ai eu de l'eau jusqu'au menton. Cette fois, j'en ai eu jusqu'à la ceinture. Qui sait si je ne finirai pas par être noyé! »

En revenant du pont de l'Alma, lorsqu'on longeait le quai d'Orsay à la hauteur de la gare des Invalides, on apercevait tout à coup, là-bas, de l'autre côté, éclairé par les rayons obliques du soleil couchant, l'Obélisque. Il était rose. Son aiguille svelte se détachait sur le ciel limpide, d'un bleu turquoise. On songeait, par une association rapide d'images, que du haut de sa pointe, plus de quarante siècles d'inondations vous contemplent. En ont-elles vu, ses hiéroglyphes, avant de quitter les rives du Nil! Chaque année, elles assistaient, vers la fin septembre, à la crue formidable et féconde du large fleuve. Ces crues régulières étaient alors et restent encore des bénédictions. Maintenant, l'Obélisque est dépaysé, déraciné. Les flots qui coulent presque à ses pieds ne sont pas bienfaisants. Les inondations sont ici des catastrophes qui attestent l'oubli et l'impéritie des hommes.

JOSEPH GALTIER.

NOUVELLES DU JOUR

Retour de M. Poincaré

M. Raymond Poincaré, président du conseil, est arrivé hier soir à Paris, venant de Bar-le-Duc.

Il a été salué, à sa descente du train, par MM. Maurice Maunoury, ministre de l'intérieur, et Paul Strauss, ministre de l'hygiène, de l'assistance et de la prévoyance sociales.

LES REMERCIEMENTS DE M. POINCARÉ A SES ÉLECTEURS DE LA MEUSE

M. Raymond Poincaré a remercié en ces termes les délégués sénatoriaux du département de la Meuse :

Sampigny, 7 janvier.

Mes chers compatriotes,

Je suis profondément touché du nouveau témoignage de confiance que vous venez de me donner. Il ne s'adresse pas seulement au représentant que le département de la Meuse a choisi pour la première fois il y a plus de 37 ans, et à qui vous avez prodigué depuis lors les gages de votre fidèle amitié; il est aussi pour le gouvernement et pour son chef une marque précieuse d'approbation et d'encouragement.

Je trouverai dans votre appui un complément de forces pour continuer, dans un esprit de concorde républicaine, l'œuvre nationale à laquelle je me suis voué.

Recevez, avec l'expression de ma gratitude, l'assurance de mon dévouement.

RAYMOND POINCARÉ.

Le cartel des gauches

La fédération départementale du parti radical socialiste du Tarn, réunie sous la présidence de M. Andrieu, sénateur, s'est prononcée à l'unanimité pour le cartel des gauches et pour une égale répartition des candidatures radicales et socialistes.

Le procès des déportés belges contre le Reich

Le procès intenté au nom des 80,000 déportés belges a continué hier dans l'après-midi devant le tribunal arbitral mixte, qui siège dans l'hôtel de l'ancienne ambassade d'Autriche, rue de Varenne.

M. Paul Moriaud, Suisse, professeur à la faculté de droit de Genève, présidait, assisté du baron Alberic Robert, arbitre belge, ancien secrétaire général de l'institut de droit international, professeur honoraire à la faculté de Gand, et de l'arbitre allemand, M. Hœnc, conseiller d'appel de Francfort.

L'agent belge représenté aux débats est M. Santini, avocat général à Bruxelles, assisté de M. Gevaert. L'agent allemand est M. Lenhard.

Les déportés belges entendent obtenir du gouvernement allemand un salaire pour les travaux auxquels ils ont été assujettis sans droit et des indemnités pour accidents du travail avec diminution de leurs capacités physiques. Le traité de Versailles n'a pas tranché ce point. Les Allemands soutiennent que les indemnités qui peuvent être dues sont fondues dans la masse générale.

Il n'y a point, comme on l'avait dit par erreur, un seul plaignant représentant la collectivité et sollicitant une décision de principe qui profiterait à tous, mais dix plaignants. Les avocats pour les défendeurs sont Me Paul Hymans, ancien ministre des affaires étrangères de Belgique, et Me Pirenne, fils de l'historien. L'avocat allemand est Me von Hittler, du barreau de Berlin.

Nous avons indiqué hier l'aspect du discours de Me Pirenne, qui a plaidé le premier, et qui s'est borné à un exposé historique des faits. Il a placé sous les yeux du tribunal les preuves de sa démonstration, grâce aux documents secrets saisis par les Belges après le départ précipité des Allemands. C'est un réquisitoire formidable contre les cruautés froidement calculées des autorités allemandes, réduisant ces travailleurs à l'état d'esclaves, par la famine et les mauvais traitements.

Me von Hittler, l'avocat allemand, plaidera aujourd'hui. Me Paul Hymans prendra la parole ensuite pour demander les indemnités dues aux victimes.

Le résultat de ce procès aura, certainement, une grande importance : il fixera sur ce point du travail forcé des non-belligérants la jurisprudence internationale.

ACADÉMIES, UNIVERSITÉS, ÉCOLES

Académie des sciences

Conséquences chimiques des greffes. — M. Dangeard dépose sur ce sujet une note de M. Stanislas Golenski. Celui-ci, ayant greffé des tomates sur pommes de terre, a constaté que l'acidité de la tomate greffée augmentait dans de notables proportions. Ayant, d'autre part, greffé des tomates sur licium, arbuste de la famille des solanées, il a constaté que la quantité de sucre contenue dans le greffon était considérablement accrue et que cette différence était même appréciable au goût.

Celtium et terres rares. — M. G. Urbain dépose un travail fait en collaboration avec M. E. Urbain et qui concerne la présence simultanée du celtium et des terres rares dans les zircons. Les résultats furent affirmatifs dans tous les échantillons examinés. Que les zircons viennent de Madagascar, du Brésil ou des Indes, non seulement terres rares et celtium y existent bien simultanément, mais la proportion du second varie constamment dans le même sens que celle des premières.

L'encéphalite du lapin et la rage. — M. Roux présente une note de MM. Levaditi, Nicolau et Mlle Schœn sur la microsporidiose du lapin, comparable aux infections du même genre qui frappent les insectes et les reptiles. Les auteurs pensent que la rage pourrait rentrer dans la même catégorie, mais qu'elle serait causée par un parasite de dimensions plus petites, dont les corps de Negri représenteraient une phase évolutive.

Sur une herbe parasite. — M. Molliard présente une note de M. Chemin qui a étudié l'évolution des graines de *lathræa clandestina*, qui est une herbe parasite des végétaux supérieurs. Il a constaté que, contrairement aux opinions émises jusqu'à présent, la présence d'une plante hospitalière n'était nullement nécessaire à la germination des graines de lathrée et que l'on pouvait faire pousser celles-ci sur des milieux neutres et isolés.

La nutrition suivant le sexe. — M. Henneguy dépose un travail de M. Simonnet qui montre que si l'on élève des rats des deux sexes avec des aliments privés de la vitamine A, les femelles présentent des symptômes de carence plus précoces et plus intenses que les mâles.

Autres communications. — M. Gravier envoie une note sur l'évolution d'un crustacé parasite, *Flabellicola neapolitana*. M. Costantin adresse une note sur les relations entre les arbres et les champignons souterrains. M. Léger dépose un travail sur la répartition de *Branchiura Sowerbyi* et son importance en pisciculture. M. Widal présente une note de M. Courrier sur la membrane de fécondation des œufs d'oursin. M. Molliard communique un travail de M. Meige sur l'évolution des plastes dans l'embryon de haricot, et une note de M. Nicolas sur un nouveau cas de mycorrhyze dans une hépatique à thalle. M. Moureu offre un opuscule de M. Enrique Hauser sur l'analyse des gaz combustibles.

Les « Amis de Montaigne »

La société les « Amis de Montaigne » a offert hier un banquet à son secrétaire général, le docteur Armaingaud, à l'occasion de la publication de son édition des *Essais*. Plus de quatre-vingts convives y assistaient, entre autres le maréchal Joffre, à qui, le sachant bon « montaigniste », le docteur Armaingaud a dédié son édition, MM. Louis Barthou qui présidait la réunion en l'absence de M. Anatole France, retenu par son état de santé, Rébelliau, membre de l'Institut, directeur de la fondation Thiers, Abel Lefranc, professeur au Collège de France, Paul Souday, Jérôme et Jean Tharaud, Paul Crouzet, Delbrel, Austruy, Conard, Segoffin, Cestre, Alfred de Tarde, etc...; nombreuses et de qualité y étaient les admiratrices, fidèles et ferventes de Montaigne.

M. Louis Barthou, après avoir présenté les excuses et les regrets de M. Anatole France, a adressé les félicitations des « Amis de Montaigne » à leur dévoué secrétaire général qui, âgé aujourd'hui de 82 ans, lit et pratique depuis 74 l'auteur des *Essais*, qui fut, par excellence, le livre de sa première enfance et qui est resté celui de toute sa vie. Il a rappelé que le docteur Armaingaud, à force de patience, par une étude constante et grâce à une analyse aiguë et pénétrante des *Essais*, a renouvelé la connaissance que nous avions de Montaigne et de ses idées, projeté une lumière nouvelle sur les obscurités dont sa pensée, parfois, semblait enveloppée.

Mme Ed. Lambert a parlé également au nom des « Amis de Montaigne » et dit la vénération et l'affection qu'ils ont vouées au docteur Armaingaud pour son long et ardent amour du grand penseur, servi par une vive intelligence. M. Abel Lefranc a fait une saisissante comparaison de Rabelais et de Montaigne qui, sur bien des points, ont pensé de même et qui ont été les deux maîtres français du seizième siècle, l'incarnation la plus parfaite de l'esprit de cette époque. Et il a, lui aussi, loué la puissance, la grandeur et la beauté de l'édifice construit par le docteur Armaingaud à la gloire de Montaigne.

Après l'audition de plusieurs poèmes. M. Armaingaud s'est levé, salué par les applaudissements de tous les convives. Après les avoir tous remerciés, M. Armaingaud a exposé quelques-unes de ses vues personnelles, on peut dire de ses découvertes sur la vie et sur les idées de Montaigne. L'analyste et le critique cédant la place à l'érudit et à l'historien, il a spécialement redressé, par l'étude approfondie des faits, l'erreur accréditée sur le compte de Montaigne, représenté comme ayant manqué de courage pendant la peste de Bordeaux en 1585, comme ayant même quitté la ville pour échapper à la contagion, alors que, étant maire, il avait le devoir d'y rester. Il a établi, par un examen serré des dates et des faits, que Montaigne, maire de Bordeaux, n'a pas fui la peste, attendu qu'elle ne régnait pas dans la ville quand il la quitta, au commencement de juillet 1585, pour se rendre dans son château, et qu'elle ne commença à y sévir qu'après son départ; que, d'ailleurs, cette injustice dont sa mémoire a été victime par la suite, ses concitoyens, témoins de sa conduite, ne l'ont pas commise. Poursuivant sa démonstration du courage de Montaigne, il l'a montré prenant, tandis qu'il était maire, des mesures qui donnent la preuve de son civisme, de sa fermeté d'âme devant le danger, de son acceptation des responsabilités les plus graves.

Les « Amis de Montaigne » ont écouté avec le plus vif intérêt cette démonstration, où le docteur Armaingaud a mis toute son ardeur de « montaigniste » qui, lorsque l'honneur de son maître est en jeu, sait trouver pour le défendre les accents les plus éloquents et les plus émouvants.

LA VIE ET L'ÉCOLE

Une enquête aux pays du Levant, par Maurice Barrès. — Les âmes et les cœurs. — Les congrégations religieuses en Orient. — « Je me sens devenir pacha. » — Vins d'honneur et fusillades. — La supérieure et les députés. — Réception sur une courte échelle. — Les jésuites d'Adana et la géographie. — Un déraciné en rêve. — « Quand mettra-t-on ici une plaque contre les jésuites ? » — Missionnaires et prosélytisme. — Le précepte de saint Jean-Baptiste de la Salle. — Barrès et Jaurès. — Fatalisme germanique. — Un noble programme pour nos missionnaires. — Le rapport sur l'institut des écoles chrétiennes. — Sur la ligne de Bagdad on parle français. — En Algérie, comme dans le Liban, on crie : « Des écoles ! Des écoles ! » — 990 classes pour une population de 4 millions d'indigènes. — O douce France !...

De quel sujet plus actuel vous entretenir aujourd'hui que de cet ouvrage posthume, et pourtant revêtu de la signature de l'auteur, *Une enquête aux pays du Levant*, dont Maurice Barrès avait préparé le service avant de mourir, et qui attend sur notre table le retour de « la Vie et l'Ecole »? Avec sa sincérité coutumière, M. Paul Souday a apprécié excellemment la beauté artistique de l'œuvre. Mais l'objet même du livre relève de cette chronique. Le chasseur d'émotions romantiques, le guetteur d'étincelles mystérieuses, le dépisteur d'énergies sentimentales s'était mis, en 1914, au service de la France lointaine; et encore qu'il ne résistât point à la volupté de chercher sur les lieux mêmes le principe religieux qui ensanglanta la beauté des Bacchantes aux buissons de Byblos, il allait d'abord « vérifier » dans le Levant « notre puissance spirituelle » et ce qu'en ont fait les congrégations religieuses dont les Chambres vont s'occuper prochainement.

Dans cette enquête, dont il différa la publication pendant les hostilités, c'est donc de notre pouvoir sur les âmes qu'il se préoccupe, sur les âmes et sur les cœurs. Le point de vue économique le touche moins; et, suivant l'ordre des préséances qui règle son esprit, il accorde à la spiritualité et à la sensibilité le pas sur l'intellectualité. Certes, nous ne jurerions pas que, s'agissant de pénétration pacifique en Orient, la clairvoyance de son patriotisme fut proprement en défaut; mais enfin cette position qu'il prend, à son ordinaire, ne laisse pas de soulever quelque difficulté, comme on le verra tout à l'heure. Dès maintenant, on distingue pourquoi il s'attache presque exclusivement à l'œuvre des missionnaires religieux : sur les cœurs et les âmes, il lui paraît qu'ils ont plus de prise. Visite-t-il, au début de son voyage, le lycée d'Alexandrie, tout en considérant cet établissement « avec un vif plaisir d'amitié », il ne ressent pas une joie extrême à entendre le proviseur lui déclarer « qu'il distribue un enseignement neutre, qu'il définit avec des phrases de Ferdinand Buisson »; et aussi cette maison lui semble « un peu France ouvrière, au sens le meilleur du mot : salubre, un peu court, un peu privé de rêves ». De fait, sa curiosité mystique se sent mieux à l'aise dans l'atmosphère des Pères, des Frères, et des Filles de la charité. Il se fait d'ailleurs un plaisir de constater que les congrégations et la Mission laïque ne se font pas concurrence; car il porte en lui un trop profond amour de la France pour ne pas éprouver qu'en cette sorte d'entreprise elle n'aura jamais trop d'hommes de bonne volonté.

La sienne se montre inlassable. Partout où il arrive, il va droit aux écoles, remettant à plus tard le mystère des Hashâshins, ou les ruines d'Afaka. Il s'enfuira devant la menace d'un dîner officiel; mais, à peine arrivé à Beyrouth, à Hamas, à Amrit, à Tripoli, il est à la disposition des Frères ou des Pères, et à la dévotion des « Filles de Monsieur Vincent ». Même il lui arrive d'être assailli dans son compartiment ou sa voiture par quelque indiscret, comme un simple Carpentier, sans qu'il en perde sa bonne humeur. Partout il porte une grâce souriante. La seule chose qu'il souffre malaisément, c'est qu'on écarte les gens pour lui faire place : « Je me sens, murmure-t-il, devenir pacha. » Et si, avec l'emphase de ces pays, quelque harangueur salue « son glorieux génie, qui traversera les siècles comme il vient de traverser les mers », il s'inquiète et se dit en lui-même : « Diable, voilà le moment où les malins de l'assistance me prennent pour un imbécile! » Mais, à lire ces deux volumes, on s'aperçoit que jamais préfet en tournée n'opposa une poitrine plus robuste à plus de compliments en prose et en vers, que jamais feu Camille Pelletan, dans ses erreurs parmi nos arsenaux, n'affronta avec plus de constance plus de vins d'honneur, que jamais ministre de l'instruction publique, en déplacement officiel, n'ouït plus de drapeaux tricolores claquer au vent, plus de fusillades éclater en l'air, plus de vivats s'élever sur son passage, ni surtout n'essuya d'un cœur plus intrépide plus de requêtes légitimes de subventions ou de subsides. Toutefois, ovations, acclamations et pétitions, Maurice Barrès les supporte d'une âme égale, d'abord parce qu'il s'agit de la France, et aussi parce qu'il a affaire à des éducateurs volontaires, à des conquérants spirituels, parfois même à d'humbles héros et héroïnes. Il supporte même, sans broncher davantage, les attaques brusquées; et quand une supérieure lui reproche, avec une sainte rudesse, les sottises des ministres et des députés, il sourit et il soupire : ce qui est une honorable façon de se taire. Mais s'il se trouve qu'un Père l'accueille, perché, la robe retroussée, et occupé à soigner sa vigne, alors il ne se sent pas de joie : oh! qu'il aime mieux être ainsi reçu que, comme dit l'autre, sur une vaste échelle!

N'allez pas croire, toutefois, qu'il soit dupe des manifestations extérieures ou de ses sympathies. A l'exemple de Stendhal, il s'efforce de n'être dupe de rien. Après avoir visité, à Adana, le collège et l'école des Pères jésuites, qui, au cours des massacres d'Arméniens, en 1907, ont, par leur courage et leur humanité, « reproduit les traits essentiels de la France », il les interroge sur le meilleur moyen de poursuivre sa route et franchir le Taunus. « Là, néant. L'un me dit qu'il me faudra huit jours. Un autre admet qu'on pourra s'en tirer en vingt-quatre heures, et ajoute : « C'est un risque » à courir! » Un troisième, Dieu me préserve d'un jugement téméraire! ne songe qu'à faire plaisir au voiturier. Tous de conclure : « Vous verrez » bien! » Cette fois, il note sur son calepin : « En dehors de l'héroïsme et du traintrain de leur tâche, ces nobles gens sont bien insuffisants. » Et manifestement, pour la formation des âmes, il souhaiterait, à ce moment-là, quelque surcroît de géographie humaine.

Pareillement, à Beyrouth, il s'avise du danger que comporte une culture française trop exclusivement littéraire et insuffisamment adaptée à ce milieu syrien. Un jeune homme vient le trouver et lui dit : « Comment trouvez-vous ce pays? — Un bien beau pays. — Beau! s'écria-t-il avec horreur, on n'y peut pas vivre. — Vous voulez venir à Paris? — Tous les jeunes gens de ce pays voudraient y aller... Nous voulons aller au pays des livres que nous aimons. » Maurice Barrès, artiste, est d'abord sensible au contraste d'un cœur malheureux et d'un paysage sublime; mais, politique, dans ses conclusions il considérera le problème sous un aspect plus positif. Quelle doit être notre politique scolaire en Syrie? Allons-nous former des déracinés, des mégalomanes, des mécontents? Et en une page qu'il faudrait citer, il se demande comment « nous approprierons l'enseignement occidental à nos élèves orientaux », de manière qu'ils restent, au sortir de nos collèges, commerçants, propriétaires, fonctionnaires, dans les cadres de leur pays, de leur famille et de leur race, de manière aussi à constituer une élite intellectuelle, qui serve de « trait d'union » entre nous et la masse des indigènes. « Il s'agit de susciter dans ces peuples étrangers le goût de maintenir, quoi qu'il advienne un jour de leurs destinées nationales, le contact avec notre intelligence. » Enfin, voilà le mot lâché : dans le temps où nous vivons, il ne suffit pas, en effet, à notre politique scolaire, pour y réussir, de s'appuyer sur le pouvoir du sentiment et du rêve; il y faut joindre le bienfait de la science.

Une autre rencontre que fit Maurice Barrès, pendant qu'il regardait à Ghazir la maison qu'habita Renan, n'a pas moins frappé son esprit. Il est abordé par un jeune homme qui répond en très bon français à ses questions. Puis, comme il l'interroge sur l'ancien emplacement du collège des Pères, il reçoit cette réponse véhémente : « Quand donc mettra-t-on ici une plaque contre les Jésuites, et pour rappeler que la *Vie de Jésus* y fut écrite? » Cette réplique donne l'éveil à la curiosité de l'enquêteur. Il cherche à connaître le motif qui guide la Compagnie de Jésus dans son enseignement en Syrie. Il interroge les Pères; il les presse; et de leurs multiples réponses il se forme cette idée qu'ils ne sont pas en Orient pour enseigner la langue française, qui à leurs yeux n'est qu'un moyen, mais pour « faire l'union des Eglises, pour mettre fin au schisme de Photius et de Cérulaire ». Et il en vient à s'écrier : « Il faut une seule religion et qu'elle soit de qualité éminente. Vivent nos missionnaires, prêtres et religieuses ! » Portée sur ce point, il faut bien le dire, la culture spirituelle ne servirait pas au mieux les intérêts français. Ni nos missionnaires n'entreprendraient sans danger une propagande contre la religion musulmane ou orthodoxe; ni la France ne verrait d'un œil favorable ce prosélytisme. Selon le beau précepte de saint Jean-Baptiste de la Salle, fondateur de l'ordre des Frères des écoles chrétiennes, « le bon maître fera toute sa satisfaction, toute sa joie d'instruire sans relâche, sans distinction, sans acception de personne, tous les enfants, riches ou pauvres, bien ou mal disposés, catholiques ou protestants » — et sunnites, chéites, druses, syriaques, arméniens, maronites, israélites. Comment Maurice Barrès conciliait-il l'admiration de cette maxime admirable avec l'exclamation de tout à l'heure ? Ce fut un secret de sa grande âme, plutôt sans doute qu'un principe arrêté de sa politique.

Mais il n'est pas, à notre sentiment, en ces deux volumes, de passage plus émouvant que celui où l'auteur de *Leurs figures*, après avoir tracé un vigoureux portrait de Jaurès, met en présence, dans un couloir de la Chambre, le tribun socialiste et l'enquêteur sur les congrégations du Levant. Celui-ci explique à celui-là, ardemment, abondamment, ce que là-bas il a vu et entendu; il le prie enfin d'appuyer sa campagne. Et voici la conclusion de l'entretien :

— Monsieur Barrès, vous venez de me dire que la situation économique de l'Allemagne était très importante dans l'empire ottoman.

— Très importante.

— Et qu'elle se développait encore.

— Le Bagdad est d'immense avenir.

— Eh bien, il est fatal et légitime que la prépondérance intellectuelle appartienne à celui qui possède la prépondérance économique. Je ne m'associerai pas à votre campagne.

Rien, en effet, ne pouvait faire fascine entre ces deux esprits. L'un raisonne sur des concepts; l'autre se guide sur des sentiments. En outre, le patriotisme ardent de Barrès ne peut admettre cette sorte de fatalisme germanique invoqué par Jaurès. Par-dessus les intérêts économiques et même intellectuels, il en veut aux liens qui unissent les cœurs; et il ne pense pas un seul instant que le chef de gare soit le fourrier du maître d'école ou inversement. Au lieu que de leurs missionnaires les Allemands font des voyageurs de commerce, il voit dans les nôtres des créateurs de parentés spirituelles. Et il s'en faut que, sous les réserves exprimées plus haut, il diminue ainsi leur œuvre. Enseigner la langue française, si claire, si nette, si exempte d'obscurités ou d'équivoques, dans ces pays tourmentés de mystère; par elle réaliser un programme d'amitiés pacifiques; par elle faire aimer la France, faire comprendre surtout l'humanisme généreux de la France, sans l'imposer; gagner des âmes à notre civilisation et mettre notre civilisation à la portée des intelligences; multiplier différentes sortes d'écoles et d'enseignements, depuis l'école élémentaire jusqu'aux écoles supérieures, y compris les écoles commerciales, selon les besoins de chaque région; substituer avec tact à des traditions de séidisme la notion de la liberté et le respect de l'individu; arborer le drapeau français sans le faire trop claquer au vent, inspirer le goût de la *Marseillaise* sans ébranler l'air de ces accents libérateurs, attirer des sympathies et des dévouements sans entreprendre sur les consciences, il y a là un beau programme pour nos missionnaires, et propre à servir de la manière la plus haute, comme le souhaitait Barrès, les intérêts supérieurs de notre patrie.

Plusieurs congrégations s'y sont appliquées, de longue date, avec une ardeur patriotique que l'*Enquête aux pays du Levant* relate en plus d'un endroit. On connaîtra, tout au long de ce récit, les luttes qu'elles durent soutenir. C'est là que les Français exempts de préventions trouveront en abondance des documents propres à les convaincre de la nécessité d'autoriser, conformément au projet de loi déposé par le gouvernement, cinq congrégations religieuses à se recruter en France pour leur enseignement à l'étranger. Les rapports de Maurice Barrès sur ce projet complètent les renseignements de son livre. Chiffres et diagrammes répandent la lumière sur cette question. On aperçoit que, si la loi de 1904 a, par la fermeture des écoles congréganistes sur notre territoire, multiplié nos œuvres scolaires à l'étranger, elle les a en même temps vouées à la mort, faute d'un recrutement français. En 1909, l'Institut missionnaire des écoles chrétiennes avait, au dehors, 287 écoles pour 69,409 élèves, et l'effectif de leur personnel s'élevait à 4,823 Français et 313 étrangers. En 1922, il n'a plus que 275 écoles pour 84,602 élèves; et dans ces écoles le personnel tombe à 2,456 Français contre 838 étrangers. Or chaque maître français qui disparaît est une voix perdue pour la France. Cependant d'autres nations accomplissent d'immenses efforts pour nous supplanter. Grâce à nos religieux, le long de la ligne de Bagdad, construite par les Allemands, on parle encore notre langue. Et Maurice Barrès a pu emporter dans sa tombe l'espoir, qu'avec l'agrément prochain des Chambres, on l'y parlera toujours.

« Des écoles ! Des écoles ! » criaient les femmes et les enfants, quand il traversait les villages du Liban. De même M. Steeg, lorsqu'il se déplace dans son gouvernement, entend retentir ces cris : « Des écoles ! Des écoles ! » L'Algérie, qui en 1878 figurait au premier rang des peuples pour l'instruction, manque d'établissements scolaires; et dans les villes, le jour de la rentrée, « ce sont des ruées aux portes des écoles comme à celles des boulangeries, le jour où menace une grève des boulangers. » Les causes en sont faciles à connaître : accroissement de la population européenne; développement de la colonisation officielle et surtout libre; afflux des israélites qui fréquentaient jadis des institutions particulières; faveur de plus en plus marquée des indigènes musulmans pour notre enseignement français. Et c'est ainsi que pour une population de quatre millions d'indigènes nous ne disposons actuellement que de 990 classes. Joignez l'enseignement secondaire et supérieur étouffant dans des locaux trop étroits; et vous comprendrez la grande pitié des écoles d'Algérie. Dans les trois délégations financières l'unanimité se fait pour réclamer des constructions nouvelles; le recteur de l'académie évalue à 170 millions environ la disponibilité indispensable, pendant une période quinquennale, pour donner satisfaction à des besoins dûment constatés... 170 millions, assurément, ne sont pas une paille. Mais, ô douce France, comment désespérer de tes destinées, lorsque tant de peuples attendent de toi le pain des esprits ?

HIPPOLYTE PARIGOT.

FEUILLETON DU *Temps*
DU 9 JANVIER 1924

CHRONIQUE MUSICALE

Au Trianon-Lyrique : « Richard Cœur de Lion », opéra comique en trois actes et quatre tableaux, de Sedaine, musique de Grétry ; la « Servante maîtresse », opéra comique en deux actes, de Baurens, musique de Pergolèse ; « Gigue », de Scarlatti, orchestrée par M. Roland Manuel.

Aux Bouffes-Parisiens : la « Dame en décolleté », comédie musicale en trois actes et cinq tableaux, de MM. Yves Mirande et Lucien Boyer, musique de M. Maurice Yvain.

Au théâtre de Cherbourg : « Khadoudja », drame lyrique en deux actes, de M. Emile Roudié, musique de M. Roger Jénoc.

Après les *Pèlerins de la Mecque*, le directeur du Trianon-Lyrique qui a souvent, en musique, le tact le plus fin, vient de faire les reprises de *Richard Cœur de Lion* et de la *Servante maîtresse*. M. Louis Masson possède autant de savoir-faire que de goût. On ne peut trop lui garder rancune quand il joue une pauvre opérette viennoise et quelques opérettes fatiguées. Il faut considérer l'effort qu'il accomplit parallèlement. La saison passée, il a monté, le mieux du monde, deux ouvrages inédits de la plus délicate fantaisie : *Isabelle et Pantalon*, de M. Roland Manuel, et *Sylvie*, de M. Fred Barlow, qu'on s'étonne de voir figurer si rarement sur l'affiche. Il lui est permis ainsi de l'emporter sur toutes nos réflexions. C'est un moyen infaillible d'avoir quelque entrée dans les cœurs difficiles.

Pour dire le vrai, on n'écoute plus avec un plaisir tout entier *Richard Cœur de Lion*, de Félicien Grétry. Notre dure âme actuelle a été soumise à des épreuves trop fortes pour qu'elle soit encore profondément touchée par cette galanterie noble. Mais les reprises d'ouvrages de l'ancien répertoire offrent un intérêt non niable. Elles aident au reclassement des valeurs d'autrefois, au cours de délibérations exactes et libres. Elles contribuent à la délimitation de nos propres frontières esthétiques et à un jugement plus solide de nos tendances. Elles renseignent efficacement une génération de spectateurs qui ignoraient les débuts du théâtre lyrique en France. Et nos musiciens si précoces et déjà blasés peuvent prendre, à ces auditions, une conscience nette de leurs préoccupations, de leurs richesses intérieures et de leur technique, encore suspecte aux grammairiens.

J'ai des heures d'ingénuité. Après avoir fait cette défense contre une œuvre du vieux répertoire, j'avoue que je demeure sensible à tout ce que Grétry fit pour plaire à son siècle. Il a, le premier, voulu rendre en musique théâtrale la simple expression du sentiment. « On chercherait en vain, disait Weber, à atteindre la pureté vraiment touchante de ses mélodies, dont les rythmes se règlent et s'engendrent toujours d'après les exigences du moment et non d'après les formes consacrées. » Ainsi l'autorité que l'auteur de l'*Epreuve villageoise* a prise sur nous ne me paraît plus fâcheuse. Si nous écoutions *Richard Cœur de Lion* d'un esprit moins préoccupé, il nous semblerait entrer dans une vie plus saine et meilleure. Cette musique sympathique et faussement tumultueuse peut séduire par sa naïveté les auditeurs les moins naïfs. Sa mélodie limpide, aisée et continue, d'une imagination juste et simplement arrangée, a gardé ses sinuosités fraîches et légères. Source envahie par les herbes et les pierres, souvent détournée, mais encore murmurante et claire.

La partie la plus malheureuse de *Richard Cœur de Lion* est assurément l'œuvre de Sedaine. On trouverait malaisément berquinade plus artificielle et plus prétentieuse, plus mollement et plus maladroitement conduite que cette affabulation historique et larmoyante de l'auteur du *Philosophe sans le savoir*. Mais comment n'être pas toujours attendri par quelques pages de la partition de Grétry? Je ne veux citer, au premier acte, que les couplets d'Antonio, « La danse n'est pas ce que j'aime », le trop fameux air « O Richard, ô mon roi », l'air « Un bandeau couvre ses yeux », ingénieusement relié à un médiocre ensemble à contretemps. Au second acte, l'air de Richard « Si l'univers entier m'oublie », d'une belle puissance dramatique, mais d'une si indigente façon, et l'exaltant duo de Richard et de Blondel « Une fièvre brûl